Jacques Bres, La narrativité

Naget Khadda

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3023>

DOI : [10.4000/praxematique.3023](https://doi.org/10.4000/praxematique.3023)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1995

Pagination : 203-207

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Naget Khadda, « Jacques Bres, La narrativité », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 24 | 1995, document 12, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3023> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3023>

Jacques BRES,
LA NARRATIVITÉ,
Éditions DUCULOT,
coll. « Champs linguistiques », 1994, 201 p.

Une lecture hâtive du titre – *La Narrativité* – du livre de Jacques Bres donne à penser qu'il pourrait s'agir d'un énième protocole de narratologie. Il n'en est rien. Du reste la forme même du substantif cible bien, non pas une

technique, mais un objet (abstrait/construit) d'étude, ce que confirmeront les 200 pages du livre.

D'entrée de jeu cet objet d'étude se présente comme étant au cœur du travail de re-définition de la langue et d'élaboration d'une linguistique praxématique à laquelle travaille depuis plusieurs années l'équipe Praxiling de Montpellier dans la mouvance de R. Lafont. Dans cette entreprise, J.B. qui s'attelle plus particulièrement à l'analyse de la langue orale propose, ici, une réflexion tout à fait stimulante sur la production du récit. La proposition de base qui fonde l'importance de l'analyse est que la mise en récit constitue la manifestation la plus aboutie de la pratique langagière en ce que, par elle, l'homme établit son rapport au monde, via son rapport au temps.

Or, la réflexion sur la narration qui a massivement investi la sémiologie littéraire dans les années 60-70 s'était essentiellement orientée, dans la foulée du fonctionnalisme immanentiste, vers la recherche de modèles narratifs censés être à l'œuvre, plus ou moins en sous-main, dans tout récit. Et l'intérêt des analystes s'était porté plus particulièrement sur le récit littéraire, développant le domaine baptisé « narratologie ». Ce faisant, la narrativité proprement dite – ce par quoi un récit est récit – était en quelque sorte escamotée au profit d'une démarche descriptive du récit accompli (dans sa clôture postulée), élaborée sur le modèle de la syntaxe et de la sémantique structurales. Mais, ayant buté sur les apories du credo synchronique et immanentiste, la narratologie procéda à des réajustements en souscrivant à la proposition séduisante et relativement confortable de « bricolage » préconisée par Barthes à la suite de Lévi-Strauss. Elle s'attacha à restaurer les droits du sujet de l'énonciation et du contexte de production en cherchant à « articuler » psychanalyse et sociocritique sur l'herméneutique fonctionnaliste qui avait fait la preuve de sa rentabilité pédagogique.

Ce rappel, abusivement sommaire, vise uniquement à re-situer l'entreprise de J.B. pour dire qu'avec ce livre, la réflexion sur le procès de narration est, en quelque sorte, remise « sur ses pieds ». D'une part, l'objet d'étude retrouve sa généralité qui transcende les genres (littéraire/non littéraire ; écrit/oral) pour cibler l'opération narrante. D'autre part, le « bricolage » théorique est remplacé par un examen critique des théories sur le récit en vue de réaliser une rupture épistémologique à partir de quoi la narrativité peut être pensée en termes de « structure interactive » impliquant nécessairement le monde en tant que constitutif du geste de narrer / constitué par lui. Dès lors, le récit apparaît comme façonné par l'interlocution : protagonistes et contexte.

La réflexion se fonde, nous l'avons dit, sur les principes de base d'une linguistique praxématique tout en travaillant à en préciser les contours. A cet égard, en abordant la production de sens langagière dans le récit, J.B. choisit un

laboratoire privilégié d'évaluation de la dimension psycho-historique inhérente à tout discours. Réciproquement, le récit apparaît à travers cette enquête comme lieu définitoire de la pratique langagière dans son rapport avec le monde. Il se présente comme la faculté par laquelle l'homme – en « mettant en intrigue » son expérience du monde et des autres – se construit comme sujet pris dans la fluence universelle et s'affirme apte à s'en distancer pour la nommer et, partant, la maîtriser.

Pour conduire son argumentation, J.B. prend appui essentiellement sur deux pensées qui lui permettent de « corriger » le statisme de la sémantique et de la narratologie structuralistes : les réflexions de Paul Ricœur sur le temps humain d'une part et les analyses de la linguistique pragmatique, plus particulièrement les propositions de Labov d'autre part. Ainsi, J.B. souscrit, contre la « déchronologisation » structuraliste, à la définition temporelle du récit par Ricœur et à sa mise en évidence du rôle médiateur de la « mise en intrigue » comme procès qui informe la matière brute du monde. Et, inscrivant une telle définition dans la visée pragmatique qui appréhende le discours comme action dans/sur le monde, il adopte le concept labovien *d'évaluation* qui permet d'analyser le récit comme structuré par l'interaction qui le sous-tend. Ce faisant, il fait apparaître que le temps humain naît de l'entrecroisement du temps historique et du temps de fiction.

J.B. est alors à même de faire constater que la successivité, ne procédant pas du référent, constitue le critère définitoire de la narrativité et que la mise en récit offre à l'analyse praxématique l'exploration de programmes narratifs qui, comme les programmes de phrases, s'avèrent des potentiels ouverts. Dans une telle perspective, le récit n'est plus envisagé, à la manière de Labov, comme réponse à des questions sous-jacentes, mais comme question ouverte en quête de réponse(s).

Par ailleurs, le projet de construction d'une praxématique de la narrativité comme dépassement de la théorie sémiotique et de la théorie herméneutique rencontre la psychanalyse de J. Kristeva pour qui toute narration est un acte juridique (qui convoque l'autre et lui prescrit une position de convaincu) et une tendance persécutoire (si tu n'entres pas dans mon histoire, tu n'es pas moi, tu es contre moi.). C'est dire l'ampleur de l'entreprise ; c'est, également, prendre acte de la rupture épistémologique postulée. Concrètement, les procédures d'analyse se fondent sur l'homologie phrase/récit déjà établie par Greimas, tout en la réévaluant à la lumière de l'hypothèse praxématique en la matière qui pose la production narrative comme réitération du geste émancipateur de l'humanité par le langage et comme actualisation, dans la parole, d'événements tenus pour passés et se développant sur temps ascendant dont se construit le sujet. Et, prenant pour modèle les programmes phrastiques, l'analyste postule deux

formes de programme dans le récitatif, produisant des séquences en « être » (qui assertent la réalité au monde) et les phases en « faire » (qui manifestent une action sur le monde)

Le travail de conceptualisation se manifeste par une production lexicale qui assume la visée matérialiste de la théorie en désignant les actants par référence à leur agir. Ainsi, par exemple « existant » est choisi pour désigner l'unité référentielle dans la phrase en « être » et « actant » pour représenter, dans la phrase en « faire », aussi bien l'actant confirmé (sujet de la grammaire traditionnelle) que l'actant infirmé (traditionnellement objet), tandis que le terme « sujet » est réservé à la construction de la personne. Et la praxématique qui pose une relation dialectique entre « être » et « faire », appréhende la phrase (phase) passive comme du « faire » retourné en « être ». Enfin, le récit étant mise en scène de l'homme faisant, la structure actantielle abstraite à laquelle nous avait habitués la sémiotique narrative, se redistribue, à partir de l'axe du « faire » en actant principal (qui, par son identité, assure la cohésion de l'unité narrative et la fonction de destinataire), en objet (actant infirmé = passif d'actant principal), en adjuvant/opposant (par rapport au faire de l'actant confirmé) et en tiers actant (destinataire de ce faire).

Les actants étant dotés de qualités qui en font des personnages et, éventuellement des héros selon des modèles culturels, le récit donne chair à cette structure actantielle qui se trouve, par ailleurs, axiologisée par rapport à un système idéologique plus ou moins implicite ; personnification et axiologisation permettent l'adhésion et/ou l'opposition des sujets narrateurs et narrataires, le récit en faisant des « mêmes » et des « autres » par sa fonction même de production d'identité. Par cette fonction, la narration monologise nécessairement l'interactivité de toute action (par définition hétérogène, offrant toujours au moins deux possibles narratifs) et réduit l'acteur de l'autre parcours possible au rôle secondaire d'opposant. Néanmoins, les rapports entre agir et récit ne sont pas de détermination univoque mais réciproque. Enfin, de même que le monde est appréhendé à travers le maillage de la langue, l'action est toujours-déjà médiatisée par des récits antérieurs, n'est saisissable qu'à travers la notion capitale de « mise en intrigue ». Ce que confirme, aux yeux de J. B. le développement ontogénétique de l'enfant puisqu'aussi bien l'apprentissage linguistique s'accompagne toujours de narrations. Et, comme Brémond, J. B. estime que l'agir ne fait sens pour l'homme que de ce qu'il se trouve toujours-déjà informé par les structures narratives.

Une telle condensation des propositions réflexives de ce livre, pour allusive et incomplète qu'elle soit, laisse percevoir comment les questions essentielles sur la narrativité sont réactivées par le présupposé praxématique selon lequel la

production de sens – notamment par la mise en récit – procède de l'action de l'homme sur le monde.

Du strict point de vue de la narratologie, la dynamisation du modèle actantiel favorise sa remise en fonction puisque son figement avait conduit les méthodes sémiologiques à abandonner comme « résidu » résistant à l'analyse ce qui, précisément, était censé être son objet : la narrativité.

Reste à savoir :

1) si l'affinement (que l'on est en droit d'escompter) du repérage des programmes narratifs est susceptible d'inférer une théorie assez puissante pour rendre compte de toutes les formes de récit, au-delà d'une matrice élémentaire qui consigne le procès de mise en ascendance, distribue les pôles actantiels entre lesquels se joue l'agir et entrevoit la réversibilité possible de la narration à partir de la monologisation même qu'elle opère.

2) si, dans la forme particulière du récit littéraire (maintes fois invoqué dans les notes infrapaginales comme exemple de tentatives limites sinon comme entreprise délibérée de subversion du procès « canonique » de narrativisation) la « littérarité » qui informe le procès de personnification et d'axiologisation peut être pensée par cette théorie ou si, au contraire, la spécificité littéraire est conçue elle-même comme axiologie et renvoyée hors champ d'investigation alors même que l'organisation de la signification, dans le texte littéraire, en procède prioritairement.

Quoi qu'il en soit, ce livre, à la fois vigoureux et scrupuleux, présente à mes yeux le mérite considérable de (re)mettre le récit au cœur de la réflexion linguistique par la mise en exergue de sa fonction de production d'identité – un peu à l'instar, avance l'auteur, sous forme d'hypothèse conclusive, du « stade du miroir » pour la construction spatiale du sujet. Du même coup il peut rouvrir – autrement – le dossier de la narratologie en indexant la réflexion sur la solidarité des procès de production du sens et de production d'identité qui spécifient l'activité humaine via le langage.

Naget KHADDA,
Université d'Alger.